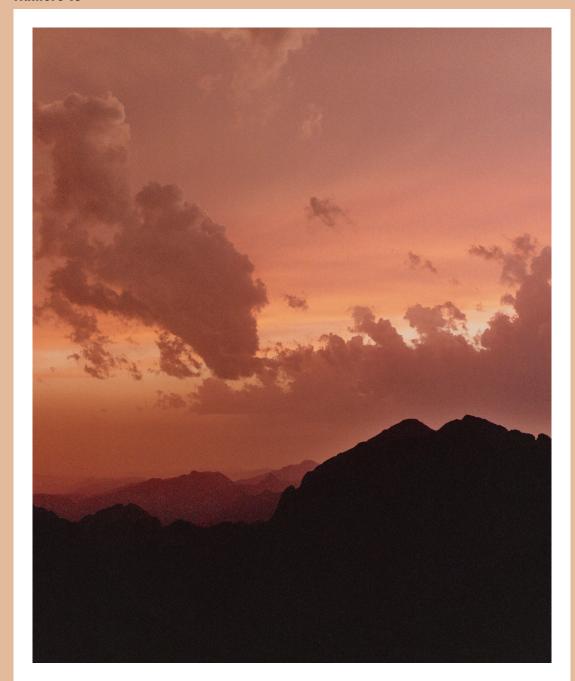
Numéro 19



Carnet de voyages

Sommaire

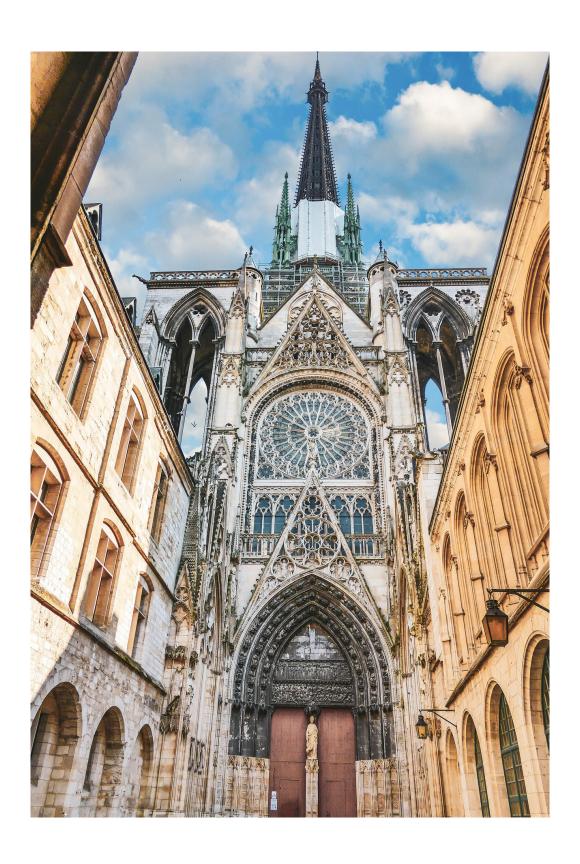
6	Sur les terres de Guillaume le Bâtard Hervé de Valous
12	Forteresse impassible Emmanuel Hanappier
18	Japon animé Ombeline Chabridon
22	A la recherche d'un coin luxembourgeois Alain d'Yrlan de Bazoge
26	Roadtrip nipon Olivia Jan
32	Songes Japonais Ombeline Chabridon et Olivia Jan
	Ont également participé:
	Alban Smith cofondateur Aliénor Brochot Secrétaire de rédaction Pauline Doutrebente Maquetiste

Edito

Septembre revient et chacun rentre chez soi.

Cette année, la période estivale semble avoir eu une préférence française. Situation sanitaire oblige, nombreux sont les Français à avoir parcouru la France plutôt que les tropiques. Les Français demeurant des Français, ils ont profité de rester sur le sol national pour honorer leur caractère impétueux qui leur est propre. Ils ont été des milliers à rendre difficiles les vacances des politiques, espérant trouver le repos avant une année chargée. Nos rédacteurs, eux, étaient trop occupés à flâner dans les « territoires », comme il faut maintenant appeler nos régions. Tirés par les ailes de la curiosité, ils cherchent la perle rare de nos provinces. Mélancoliques de ces moments, les rédacteurs de La Fugue vont vous faire voyager par l'esprit et vous partager leur meilleure destination de l'été. Vous verrez que si certains vous empêchent de sortir physiquement du pays, par l'esprit, d'autres vous font voguer vers des contrées lointaines, et parfois très lointaines.

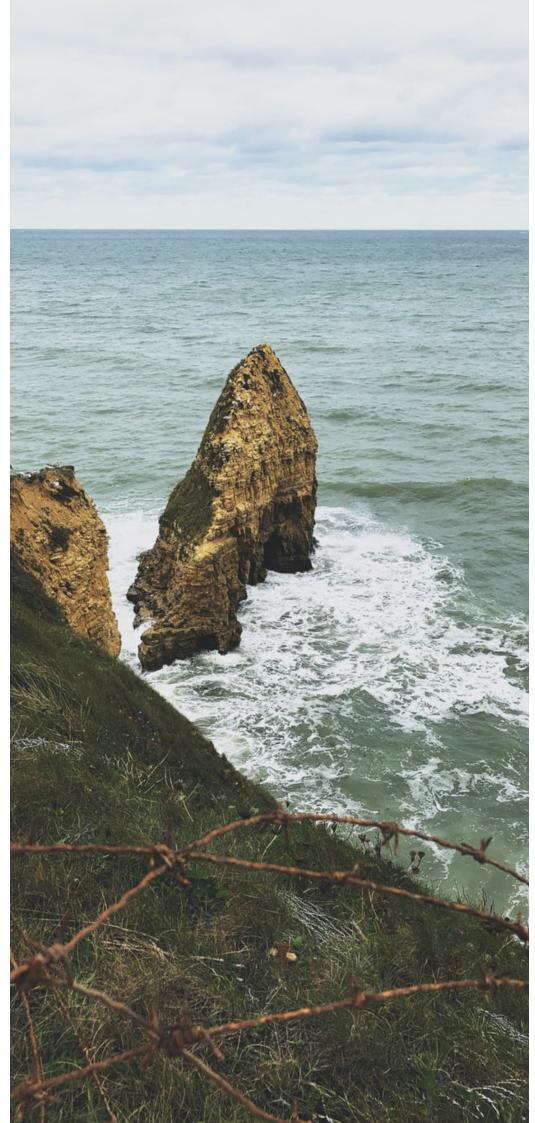
Bon retour pour la rentrée du Journal La Fugue!



Sur les terres de Guillaume le Bâtard

Pour un deuxième été consécutif, les Français ont dû opter dans leur grande majorité pour des vacances franco-françaises. Geste patriotique pour soutenir un tourisme national en berne, ou morne résignation faute de mieux? Au diable ces débats, l'heure est au repos! Filons faire le tour d'une région verdoyante où terre, mer et histoire sont le creuset d'une de nos plus riches provinces.

Si je vous parlais d'une région côtière peuplée par des conquérants, convoitée par l'Angleterre, dévastée par la Seconde Guerre mondiale, vous songeriez immédiatement à la Normandie, et vous auriez bien raison! Laissez-vous guider, nous partons en vacances. Ca y est, fermez les yeux, vos valises sont posées dans un gîte charmant, coincées quelque part dans la campagne normande entre Rouen et Dieppe. À tout seigneur tout honneur, vous commencez par aller visiter la capitale régionale du lieu : Rouen. La dernière grande ville que traverse paresseusement la Seine et qui en fait une de ses richesses. Vous le comprendrez rapidement en arrivant devant l'impressionnant pont levant Gustave-Flaubert, capable de laisser passer des navires de mer jusqu'au port de Rouen, chef-d'œuvre de l'ingénierie française des années 2000. Il était même le plus haut pont levant du monde à son achèvement en 2008. Mais passons ces détails économiques et techniques. Vous êtes là pour du tourisme après tout. Vous commencez par déambuler dans les rues du centre ville, admirant de-ci de-là les riches maisons bourgeoises à colombages, nichées dans des petites ruelles pavées, mais insensiblement vous montez vers la cathédrale. Elle surgit tout d'un coup, comme par enchantement, alors que vous vous dégagez de l'enchevêtrement des rues du vieux Rouen. Elle est face à vous, immense, énorme, tant et si bien que vous peinez à distinguer la cime de la flèche, gêné par l'éclat du soleil (ou par un léger crachin selon votre chance). Réalisez que vous avez face à vous la troisième plus grande église du monde, ce n'est pas rien. Passé ce premier frisson, vous vous engouffrez pour découvrir ce chef-d'œuvre de l'art gothique, pourtant si meurtri par la Seconde Guerre. Mais ne précipitons pas tout, pour l'instant vous êtes saisi par la grâce et le silence majestueux du lieu. Vous déambulez presque religieusement dans la cathédrale, quand, tout à coup, votre regard s'arrête sur la statue d'une chapelle latérale : Jeanne d'Arc. En un instant, vos souvenirs du collège remontent ; mais oui, vous y êtes! Nous sommes bien dans la



ville où périt par les flammes Jeanne la Pucelle, le 30 mai 1431. Celle qui « bouta les Anglais hors de France » et qui remit sur le trône le « gentil Dauphin ». C'est décidé, vous irez sur la place du Vieux-Marché afin de voir où trépassa celle qui a le droit à une si belle statue en plein cœur de Paris. Après avoir accompli ce quasi pèlerinage, vous décidez de vous attabler pour un dîner bien mérité. Cela tombe bien, vous apercevez un établissement coquet et au nom savoureux, le Cancan, sur la place où se dressaient jadis les bûchers. Les odeurs des plats vous font réaliser que vous avez tant de choses appétissantes à découvrir dans cette région où les fruits de la terre et de la mer se marient si bien. Tout en trempant vos lèvres dans une bolée de cidre (normand, il va sans dire), vous songez à tous ces plats : les tripes à la mode de Caen, l'andouille de Vire, les fromages (Camembert, Neufchâtel, Pont-l'Évêque et autres), ainsi que les huîtres et les moules seront à inscrire sur votre ardoise tout au long de votre séjour. Vous pensez que vous n'arriverez jamais à ingurgiter tout cela? Pas d'inquiétude, les locaux ont tout prévu grâce au non moins célèbre trou normand.

Une fois ce premier dîner savouré (dont le menu restera à votre discrétion), il est l'heure pour vous de retourner à vos pénates, harassé d'avoir battu le pavé pendant toute une journée, mais bien décidé à passer du temps sur le littoral durant les prochains jours. Cependant il vous a semblé oublier quelque chose.

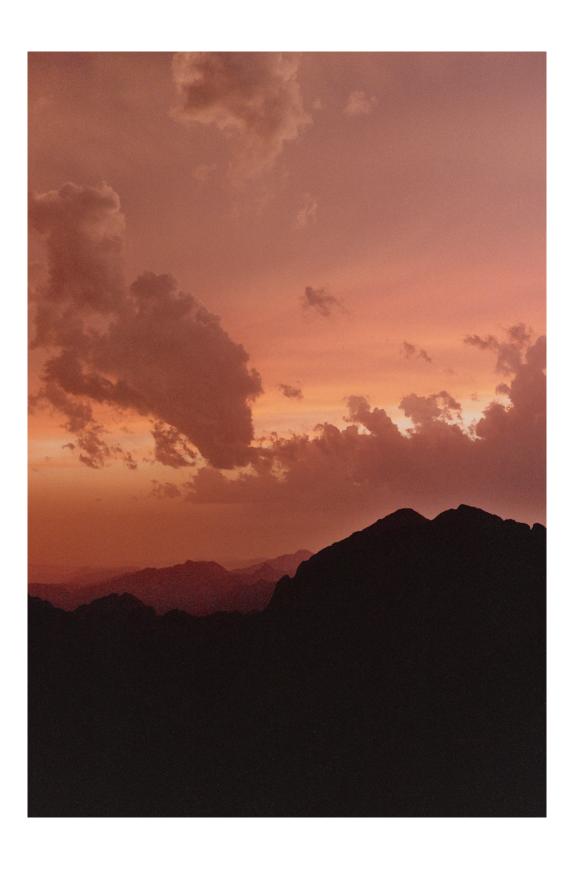
Mais quoi? Trop tard le sommeil vous saisit.

Des vacances sans voir la mer, ce ne sont pas des vacances après tout. Est-ce le ciel, est-ce la mer? Vous n'arrivez pas à distinguer l'un de l'autre depuis votre voiture. Vous passez la tête par le carreau de votre auto, et là, vous inspirez longuement avec un air de profonde satisfaction : vous sentez bien les embruns de la Manche. Vite, trouvez une place, sortez, et prenez garde : le vent vous a ébouriffé! Vous aviez rêvé de plages de sable fin? Attention, par ici vous risquez de rencontrer des galets, ronds, polis par le ressac. Mais comme vous n'êtes pas venu ici que pour le paysage, vous plongez avec résolution dans cette mer si belle. Le froid vous saisit immédiatement et vous réalisez pourquoi les gens préfèrent s'entasser sur le pourtour méditerranéen. Qu'à cela ne tienne, ce bain vous revigore. N'avez-vous pas lu quelque part que les bains froids étaient excellents pour la santé? Vous sortez de l'eau aussi pressé par votre programme côtier que par la température peu accueillante de cette mer. Vous vous êtes promis d'arpenter ces prochains jours les petits marchés des pêcheurs dans les petites villes du littoral. En plus, cela sera l'occasion d'arborer, non sans une secrète fierté, votre belle marinière afin, pensez-vous, de vous fondre dans le paysage. Vos achats égaieront vos barbecues et renouvelleront vos menus, vous permettant, l'espace de quelques jours, de vivre peut-être en gourmet. Mais vous avez surtout décidé de longer la côte avec votre voiture pour admirer les fameuses falaises de Normandie et notamment Étretat. Mais pourquoi diable ressentez-vous le besoin de relire les aventures d'Arsène Lupin à la vue de ce magnifique décor? Qu'importe! Vous songez que cette promenade côtière est l'occasion de visiter les hauts lieux du débarquement de juin 1944 : Omaha Beach, Utah Beach, la pointe du Hoc, Sainte-Mère-Église, etc. Vous prenez le temps de visiter tous les musées qui peuplent ces endroits, du plus humble au plus gros, ravivant la mémoire de ces combattants de la Liberté, de « ce gars de Géorgie qui se foutait pas mal de toi [...] venu mourir en Normandie » (Michel Sardou, Les Ricains). Vous vous recueillez quelques instants dans l'immensité des cimetières militaires, dernières demeures de ces héros, héritiers de l'amitié de Lafayette et de Washington.

Vos vacances touchent à leur fin. Même si le sentiment d'avoir oublié quelque chose ne vous quitte pas, vous commencez à descendre en Basse-Normandie afin de parcourir également la beauté de ce département. Comme tout à chacun, les équidés ont toujours éveillé au plus profond de votre âme d'enfant une sincère admiration, alors ne ratez pas cette occasion: vous vous trouvez dans le pays du cheval, le Texas français qui a valu à la région les visites des plus grands de ce monde, à commencer par la Reine Elizabeth II en personne. Vous parcourez donc nonchalamment la route des haras de Lisieux pour revivre les plus grandes heures de l'aventure équestre française dans des endroits de prestige comme le haras d'Écajeul. La magnificence des lieux montrent à quel point la plus belle conquête de l'homme peut s'avérer être une richesse pour celui qui en a le goût et les moyens. De manière générale, la région témoigne de sa richesse par ses nombreuses maisons seigneuriales de toutes les époques qui ravissent votre curiosité culturelle. Vous en avez tellement visité que vous ne savez même plus desquelles vous parlerez à vos amis lorsque vous reviendrez. Citerez-vous les élégantes bâtisses des aires modernes et contemporaines, tel le château du Champ de Bataille, surnommé aussi le Versailles de Normandie du fait de ses somptueux jardins? Ou bien évoquerez-vous les lourdes silhouettes du château d'Harcourt, ou de celui de Guillaume le Conquérant? Mais toutes ces visites ont pris bien plus de temps que prévu. Vous devez vous presser de rentrer désormais. Néanmoins une dernière tentation vous reste à assouvir, vous n'y tenez plus. Vous faites un crochet pour aller visiter une belle cave du Calvados où l'on distille des spiritueux du même nom, et du poiré. Quelques bouteilles sont glissées rapidement dans vos valises. Elles devraient vous aider à surmonter le spleen de la fin des vacances, spleen dont souffrait déjà une célèbre normande : Emma Bovary. Ah oui, cela vous revient! Ce quelque chose que vous avez oublié de faire : visiter le pavillon Flaubert, temple incontournable de ce grandiose écrivain. Décidément, une seule rêverie ne suffira pas à visiter cette région. Une rêverie? Mais oui, tout ceci n'était que des mots, des stimulants de l'imagination. Il faut désormais passer du rêve à la réalité. L'été prochain, vous vous le promettez, vous retournerez pour de vrai là-bas. « P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non » vous rétorquerait un Normand.







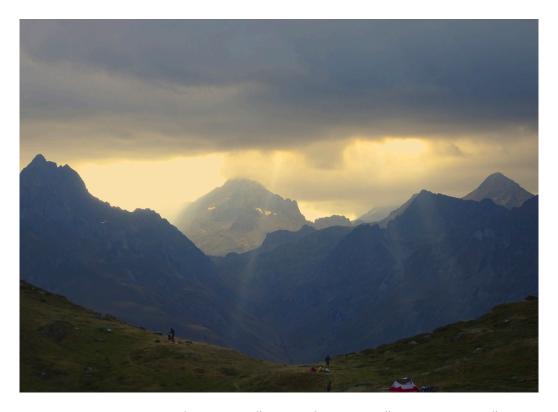
Forteresse impassible

Comme chaque été, ou presque, je suis parti dans le sud-ouest de la France arpenter les montagnes pyrénéennes. Il fallait donc en parler.

Le Béarn, où je me situais, est un territoire qui n'a été rattaché à la France qu'en 1620. Son histoire est marquée par la Réforme protestante, ce qui explique sa difficile intégration au royaume et justifie sans doute le particularisme que l'on observe encore aisément chez ses habitants toujours fiers de leur terre, de leur culture et de leur tempérament. « Grâce à Dieu, je suis ce que je suis » disent-ils dans leur devise. Il recouvre les plaines entre les gaves de Pau et d'Oloron, ainsi que les vallées d'Aspe, d'Osseau et de Barétous, qui font toute la richesse de cette région et dont les sommets dominent ces plaines embrumées, nourries des eaux de la fonte des neiges.

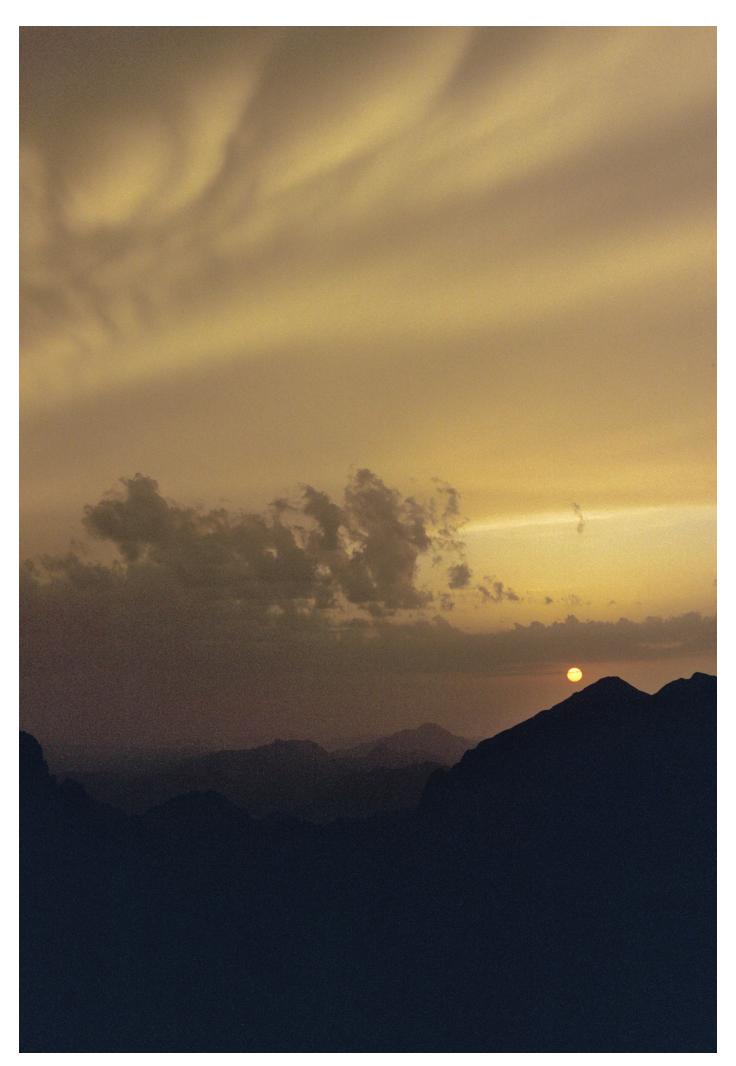
Après avoir vu Pau et Orthez, c'est donc naturellement là-haut qu'il faut aller pour apprécier le dépaysement des sommets abruptes et arides. Une fois gravis les contreforts verdoyants - peuplés de troupeaux et de lacs -, le marcheur doit quitter l'ombre des forêts pour faire face aux monceaux rocailleux de ces montagnes qui s'effritent, dans lesquels il faut se frayer un chemin. Parvenu au col, l'émerveillement succède à l'effroi, juste récompense d'une marche pénible. Là se déploie, si le vent capricieux le permet, la surface immense des sommets successifs que l'on croyait auparavant ne former qu'une muraille. Encore un effort et le sommet est atteint. En quelques heures, le pays, la vallée et les nuages, si l'audace nous a menés assez haut, ont disparu. Nous voilà ailleurs, au-dessus de tout. Mais si l'âpre sommet semble avoir été vaincu, le silence terrasse encore le marcheur essoufflé, qui n'a accompli que la moitié. Oui, bien sûr, marcher et, qui plus est, marcher en montagne, c'est faire l'expérience des limites du monde, de cette nature qui, sans nous être hostile, nous dépasse, et c'est faire l'expérience de ses propres limites. Voilà de quoi vous décourager si vous n'avez jamais eu l'occasion d'aller là-haut, mais croyez-moi, tout cela n'est pas inutile.

Au hasard de mes vacances, dans ces heures pluvieuses où l'on se croit déjà en septembre, j'ai écouté un podcast (terme malheureusement plus élégant que « baladodiffusion audio »), parce qu'il est toujours temps d'écouter un podcast, et puis parce que l'on y fait toujours d'excellentes trouvailles. C'était un podcast d'Alain Finkielkraut, recevant François-Xavier Bellamy pour son livre Demeure, pour échapper à l'ère du mouvement perpétuel et Sylvain Tesson pour l'Eloge de l'énergie vagabonde. Au cours de ce dialogue à trois, passionnant, Finkielkraut lit un passage de



Tesson qui apporte un éclairage sur l'intérêt de ce type d'expérience que l'auteur n'a cessé de renouveler : « Si l'on considérait que le flux était la seule loi de la vie et que l'histoire n'avait pas de sens et que nous étions emportés dans un train fantôme sans espoir d'en freiner ou d'en modifier la course [...] il suffirait de reprendre la marche en saluant les bêtes pour peu qu'on en croisât ». Voilà que la marche, les souffrances et les joies qu'elle implique sont aptes à replacer celui qui veut bien s'y prêter au cœur du monde pour lequel il est fait; par elle, il reprend conscience de ce monde au spectacle de ses éléments impressionnants. C'est là que réside l'intérêt de l'œuvre de Tesson qui a fait de la marche un mode de vie, si ce n'est une ascèse. Découvrant cet ouvrage par un autre heureux hasard dans les bagages de quelqu'un, j'en poursuis la lecture : « Les fièvres modernes, les angoisses intérieures ne viendraient-elles pas de ce que nous ne prenons plus la peine de marcher une journée entière? Laisserons-nous le temps envahir à nouveau nos êtres? Rééquilibrerons-nous la course de nos vies en renouant avec la lenteur? ». L'effort n'est donc pas vain, la montagne nous contraint à la lenteur parce que la nature nous soumet à ses lois et parce qu'elle nous donne l'occasion de l'émerveillement.

Lorsque Sylvain Tesson reconnaît avoir choisi la fuite comme mode de vie en multipliant les aventures autour du monde, il se justifie en condamnant un mal proprement moderne et contre lequel il croit avoir trouvé l'antidote, celui de l'habitude qu'il définit comme l'incapacité d'aimer ce qu'il y a à aimer, l'habitude qui paralyse celui qui a abdiqué le désir de vivre en s'émerveillant. Puisque les sociétés n'offrent plus de cadre à une vie d'émerveillement, alors c'est en dehors d'elles qu'il faut en retrouver les ressources, là où la nature ne cède plus à la révolte et à la faiblesse. Tesson ne nous invite pas à répéter ses aventures, bien conscient du privilège dont il jouit; il ne dicte pas non plus un code de conduite. Non, loin de là, mais il nous transmet ce que ses expériences lui ont apporté, avec humilité et enthousiasme, et nous invite à voir dans la marche et dans le voyage l'outil de restauration le plus simple, le plus commun.



La Fugue Journal

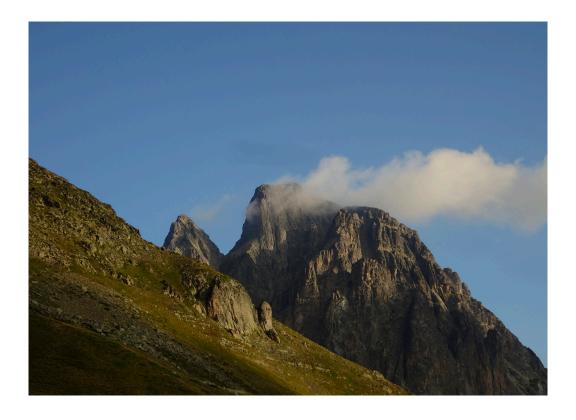
Alors que leurs ouvrages peuvent laisser croire qu'ils s'opposent, Bellamy et Tesson s'accordent étonnement tous deux pour justifier l'intérêt du mouvement, ou de la marche, si tant est qu'ils ne sont pas choisis comme fin. Les deux auteurs développent à leur façon et selon leurs expériences cette idée que le mouvement nous fait prendre conscience de ce qui demeure, de même que l'expérience de ce qui nous est étranger nous apprend qui nous sommes. Et qu'y a-t-il de plus immuable et impérissable, mais aussi de plus étranger et inconnu, que la majesté de ses sommets? C'est cette expérience de soi-même, de la nature et de l'infini que fait Baudelaire, encore adolescent, en 1835, lorsqu'il se rend dans les Pyrénées et qu'il passe une nuit en altitude, près d'un lac :

16 <<

Sous mes pieds, sur ma tête et partout, le silence Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver, Le silence éternel et la montagne immense, Car l'air est immobile et tout semble rêver. On dirait que le ciel, en cette solitude, Se contemple dans l'onde, et que ces monts là-bas, Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude Un mystère divin que l'homme n'entend pas. Lorsque l'on prend la peine de vivre quelques heures, un jour ou une nuit dans ces hauteurs où la nature semble à nu, on touche ce mystère impressionnant qui nous saisit d'effroi et parfois de ferveur, car au coeur de ces montagnes sourdes et silencieuses devant lesquelles nous sommes parfois contraints de renoncer, il ne reste souvent qu'un sentiment unique dépassant tous les autres, cette « gratitude fondamentale » dont parle Hannah Arendt, soumission avouée et heureuse « devant ces choses qui nous sont véritablement et invariablement données ».

Il y donc quelque chose d'étonnant là-bas, dans ces montagnes : on n'y vivrait pas, et pourtant on y retourne volontiers.

Par Emmanuel Hanappier



Japon animé Voyage au coeur d'Hayao Miyazaki

C'est un voyage qui vous transporte. C'est fascinant comme un univers et doux comme une ritournelle. C'est un monde étranger qui se laisse apprivoiser. C'est l'histoire d'un voyage devenu récurrent : j'ai embarqué sur les ailes d'un dessin animé japonais.

Comment trouver ma place dans la vaste littérature des dithyrambes quasi unanimes, des ovations de la critique, de la fascination du public et de l'enthousiasme des philosophes? Comment exprimer l'émotion produite par l'union du dessin avec la musique et le vent? Comment parler de la contemplation, de la plénitude et du bouleversement? Comment vous dire, enfin, que les films d'animations d'Hayao Miyazaki sont un enchantement...

Je vous dirais d'abord que les dessins animés des studios Ghibli sont bien plus que des fables pour enfants. Que la poésie de l'aquarelle est sublimée par la majesté de la musique. Que l'animation est un art qui conquiert ici ses lettres de noblesse. Miyazaki dessine des histoires au parfum de soleil levant. Son crayon trace des traits envoûtants et plonge dans le cœur du Japon. Ou plutôt d'abord dans le ciel du Japon, puisque le vent et les nuages forment les pièces maîtresses de ses chefsd'œuvre. Le vent chez Miyazaki est un vieil ami : il souffle sur tous ses films et, rendu mystérieusement perceptible, il danse dans les robes des femmes, dans les cheveux des petites filles, dans les cimes des forêts et sur les ailes des avions. Il est vrai que l'univers de Miyazaki est déroutant : on y trouve pêle-mêle des monstres terribles et des personnages attachants, des bombardements et des paysages fleuris, de vilains méchants qui deviennent gentils, des cochons et des esprits... Je crois qu'il faut accepter de se laisser submerger. Se plonger : entrer dans la vague, partir en laissant tout à quai. Et ouvrir ses yeux, son cœur et ses oreilles. Chez Miyazaki, outre la découverte de ce qu'on ne connaît pas, il y a la richesse du familier : le sentiment reconnu, l'émotion représentée, le rêve rencontré et partagé. Des châteaux dans le ciel, des arbres gigantesques, des machines volantes, des princes mystérieux, de vieilles sorcières et des pierres magiques sont autant d'images combinées qui jaillissent dans les lumières du dessin animé. Et bien au-delà de l'émerveillement, les légendes que Miyazaki dessine offrent de profondes interprétations. Inspirées de la mythologie japonaise ou des contes occidentaux, elles suscitent toujours un certain recueillement. Le mystère est habilement semé, et l'analogie, doucement laissée en suspens.



Le voyage de Chihiro (2001)



Princesse Mononoké (1997)



Kiki la petite sorcière (1989)

Mais que serait le cinéma de Miyazaki sans les musiques de Joe Hisaishi? De la danse classique sans Tchaïkovski, certainement. Mélancoliques berceuses ou symphonies aux accents d'épopée, les mélodies bouleversantes du compositeur illuminent chacun des plans de Miyazaki. Les musiques dans les dessins animés sont au diapason des sentiments des personnages : les mélodies donnent à entendre ce qu'ils ne disent pas, elles font ressentir ce qu'on ne saisit pas. On voyage avec le dessin; avec la musique, on vit.

L'animateur et le compositeur conjuguent ainsi leur talent pour bâtir des chefsd'œuvre qui conquièrent le monde entier. *Le Voyage de Chihiro*, paru en 2001, enflamme non seulement 25 millions de spectateurs au Japon, mais résonne encore de l'autre côté de la terre, jusqu'à remporter l'Ours d'or du meilleur film à Berlin en 2002 et l'Oscar du meilleur film d'animation en 2003.

Je crois qu'il y a trois éléments majeurs pour expliquer cette fascinante universalité des films de Miyazaki, cette vibration unanime qu'il suscite partout. Il me semble que la première raison, c'est la place laissée à la musique : « l'espéranto du monde », comme disait Duke Ellington, et il avait bien raison.

La seconde explication que je donne à ce succès, ce sont les yeux des enfants dont le cinéma de Miyazaki est rempli. Et dans leurs yeux, leurs rêves, leurs combats, leurs blessures, leurs victoires. Vous savez, je crois qu'Hayao Miyazaki se serait très bien entendu avec Antoine de Saint-Exupéry... A cause des enfants, vous voyez, et puis à cause des avions. L'avion, c'est le rêve, la réflexion, la prouesse et l'idéal en même temps. C'est une machine pour s'élever, un moyen pour réfléchir, un instrument pour voyager. Oui, je crois bien qu'il y a un peu de Saint-Exupéry chez Miyazaki; et c'est merveilleux, à l'autre bout du globe, de se sentir un peu chez soi. Cela rejoint le troisième motif du triomphe de Miyazaki: il réalise, à mon sens, une sorte de syncrétisme entre son âme de japonais, empreinte de spiritualité animiste, et son affection pour la culture occidentale. Ainsi, les références aux walkyries de Wagner, aux contes d'Andersen et aux cerises d'Yves Montand s'épanouissent prodigieusement parmi les *yokai* et les *kamis* (divinités japonaises), sur fond de mont Fuji.

Le cinéma de Miyazaki, enfin, est écologiste dans le sens le plus noble du terme, c'est-à-dire qu'il *magnifie* la nature. Magnifier, c'est rendre grand. Chez Miyazaki, les paysages sont oniriques, les cieux sont envoûtants, l'océan est terrible. La terre est puissante, majestueuse et fragile, et le réalisateur interroge sans cesse le rapport entre les hommes et la nature, de manière plus ou moins explicite. Ce questionnement se fonde d'abord sur une prodigieuse ambivalence : dans les films de Miyazaki, la Nature est maternelle, mais elle peut devenir monstrueuse quand elle est menacée. Les questions de la démesure, du progrès, de la guerre et du mal sont posées avec poésie, nuance et légèreté, et sans cesse renouvelées.

Croyez-moi : partez en voyage sur les ailes des studios Ghibli. C'est doux, c'est exaltant, c'est saisissant. Et c'est chaque fois différent, vous verrez. Commencez par *Le château dans le ciel* ou Princesse *Mononoké*. Repartez ensuite avec Chihiro ou avec Sophie dans son Château ambulant. Envolez-vous derrière Porco Rosso, et vous sentirez que le vent se lève... Et surtout, voyagez en version originale : parce que c'est vraiment beau, le japonais.

J'ai appris que Miyazaki préparait un ultime film d'animation. Le titre sonne comme une énigme : *Comment vivez-vous?* Il est promis pour 2022; je serai au rendez-vous.

Vous aussi?

Par Ombeline Chabridon cf portfolio p.32

Le Vent se lève (2013)



A la recherche d'un coin luxembourgeois

Le Grand-Duché de Luxembourg est un pays qui ne cesse de me surprendre.

Destination étrangère mais frontalière, de culture « germanisante » mais francophone, le Luxembourg est aussi un pays où les démarches administratives sont courtes, les restrictions sanitaires allégées et les offres de stage nombreuses. J'y travaille donc depuis bientôt un mois, mais je n'ai toujours pas réussi à me faire un avis conséquent sur ce petit pays.

Dès que l'on pense avoir trouvé un axe pour le décrire, on trouve une dizaine d'éléments qui vont dans le sens inverse. Je me retrouve donc contraint de reprendre ici la formule surutilisée de « terre de contrastes », qui rappellera des souvenirs aux spectateurs du Dessous des Cartes.

Pour aussi banale qu'elle soit, la formule est ici parfaitement adaptée. Le Luxembourg est un des plus petits pays du monde, mais l'immense majorité des grandes entreprises du monde y a un domicile. Le Luxembourg n'a que 900 militaires d'active, mais est intervenu en Afghanistan et en Bosnie-Herzégovine. Le Luxembourg n'a pas d'autonomie énergétique (95% de l'énergie consommée est importée), militaire ni alimentaire, mais il est le pays avec le PIB par habitant le plus élevé. Très largement rural, le pays est aussi l'un de ceux dont l'impact écologique par habitant est le plus catastrophique. Enfin, si le Grand-Duché est sur bien des aspects une anomalie historique, une survivance de l'ancienne Europe, il est aussi l'une des vitrines de la modernité capitaliste, et de ses conséquences.

D'un côté, la survie du Grand-Duché interrogera tous les adeptes d'une quelconque « marche de l'Histoire ». Par un subtil mélange d'habilité politique, de bon positionnement géographique et de chance, le pays aura survécu aux tentatives d'absorption par la France, la Belgique, les Pays-Bas ou encore l'Allemagne. Le pays aura résisté aux tendances centralisatrices et unificatrices, aux nationalismes et impérialismes, aux différents épisodes révolutionnaires. Le Grand-Duché traverse les âges, comme un vestige de cette Europe pré-nationale. Parallèlement, et ce pour compenser son minuscule poids géopolitique, le pays a aussi été des précurseurs de tous les groupements supranationaux. Membre fondateur de l'UE, de la zone euro, de l'OTAN, de l'OCDE, de l'ONU, de l'OSCE et du Benelux, le Luxembourg abrite



le siège de nombreuses institutions européennes. Encore très arriéré au début du XIXème siècle, le Luxembourg est devenu par la sidérurgie, puis par l'industrie financière l'un des centres majeurs de l'économie européenne et mondiale. Reliquat de l'époque médiévale, le Luxembourg a trouvé dans le capitalisme mondialisé les moyens de sa survie et même de sa puissance.

Cette inféodation est visible au premier coup d'œil sur la petite capitale. Encerclé par les axes routiers et ferroviaires, survolé par tous les avions venant atterrir à l'aéroport juste à côté, Luxembourg ville ressemble à un minuscule village français transformé en plateforme multimodale. La ville a beau fortement inciter les frontaliers à se garer en périphérie, avec des parkings gratuits sur les axes frontaliers et la gratuité des transports en commun dans la ville, les rues sont malgré tout pleines de voitures, ne se vidant qu'une fois les bureaux fermés et les frontaliers rentrés dans leurs pays respectifs.

On découvre alors un centre-ville fait de ruptures de ton, qui passe en quelques mètres d'une architecture traditionnelle, avec des toits en ardoise et de hauts clochers, à de grands immeubles de verre et de métal. Les coins plus « traditionnels » du centre ne le sont d'ailleurs qu'à moitié, tant ces petites rues ne sont peuplées que de magasins de luxe, aux façades identiques à leurs enseignes à Paris, à Londres, etc. De même, les deux belles places que sont la place d'Armes et la place devant le palais ducal sont entachées par la présence de fast food et autres chaînes de restaurants, qui viennent un peu rompre l'illusion d'authenticité.

Heureusement, en bas de la falaise de cette ville très vallonnée, on trouve les quartiers anciens, le Grund. Cette ville basse, traversée par la Pétrusse qui vient se jeter dans l'Alzette, est bien plus traditionnelle et cohérente dans son architecture. Si cette ville basse est l'un des coins les plus branchés de la capitale, avec de très nombreux bars et boîtes pour abreuver les nombreux jeunes actifs de la ville, on évite les écarts de style qui caractérisent la ville haute.

Le tableau serait alors parfait, s'il ne suffisait pas de lever les yeux pour voir ces beaux toits d'ardoise et cette verte vallée surplombée par « la Passerelle », le pont en métal blanc qui relie le centre au Kirchberg, le quartier d'affaires du Luxembourg. Ce dernier a poussé comme un champignon ces trente dernières années, tandis que le Luxembourg s'imposait comme un point majeur de la finance mondiale. Luxembourg ville et son Kirchberg concurrencent les plus grandes places mondiales, et la ville est désormais la deuxième place pour les fonds d'investissements, derrière New York. Le Kirchberg, comme la Défense et contrairement à la City, est écarté de son centre-ville, séparé ici par une vallée. Cet éloignement physique

permet aux constructeurs de ne pas se soucier d'une quelconque cohérence architecturale, qui, on l'a vu, n'était de toute façon pas vraiment respectée dans le centre. Il en résulte un quartier cohérent dans ce style « affaires » globalisé. Un quartier moderne, rempli de bâtiments en verre et en métal. Un quartier sans faute de goût certes, mais seulement parce qu'il est aussi lisse et dénué d'âme.

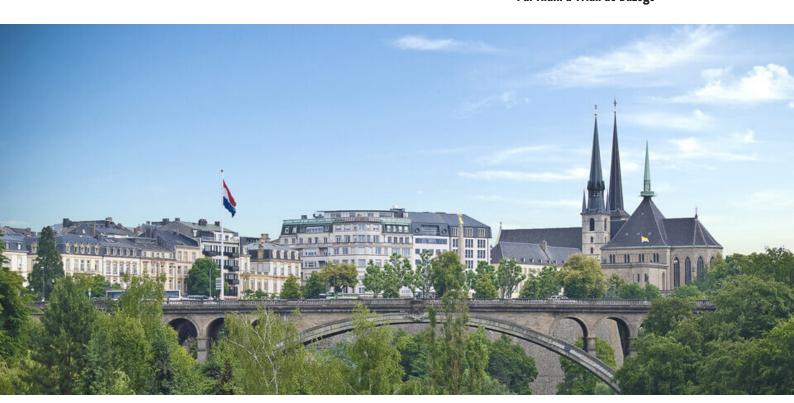
Luxembourg ville résume assez bien le pays. Un petit pays, boisé, vallonné, peuplé d'humbles maisons coiffées d'ardoise, auquel ont été ajoutés un aéroport international, un gigantesque réseau routier et le domicile des GAFAM et de la finance mondiale.

La finance représente presque la moitié du PIB du pays. La moitié des habitants du Luxembourg ne sont pas citoyens luxembourgeois. A cela il faut aussi ajouter les dizaines de milliers de Français, de Belges et d'Allemands qui traversent tous les jours leurs frontières pour venir peupler les bureaux du Kirchberg.

Le Luxembourg a voulu être plus que le minuscule territoire de 2586,4 km qu'il est. Impuissant par sa taille et sa force, le pays a choisi la voie économique. Son Kirchberg est l'exemple parfait de ce que doit être une ville capitaliste mondiale : propre, sûre, opulente, mais aussi lisse, sans aspérités ni même personnalité.

Fort heureusement, le Luxembourg luxembourgeois ne s'est pas totalement gommé, et je peux, une fois ma journée terminée, laisser ce Kirchberg anational derrière moi pour retourner au Grund.

Par Alain d'Yrlan de Bazoge





Roadtrip nipon

Voyage imaginaire au cœur du Japon ancestral, en compagnie des deux grands maîtres de l'estampe japonaise ukiyo-e de l'époque Edo (1603-1868): Katsushika Hokusai et Ando Hiroshige.

Il n'est pas que le corps qui aime à voyager. L'œil et l'esprit s'en délectent tout autant. Quel meilleur moyen de voyager en ces temps de dictature sanitaire qu'en se penchant sur les trésors de nos voisins ?

Cette année, je n'eus pas la chance de fouler un sol étranger mais, qu'à cela ne tienne, ce carnet de voyage me servit de brillant prétexte pour me perdre dans les royaumes de l'estampe japonaise ukiyo-e (« images du monde flottant »), estampes très colorées de l'époque Edo. Quel régal pour l'œil! Quel régal pour l'esprit! Je cherchai la délicatesse japonaise et j'y trouvai des paysages de dentelle et des poissons merveilleusement ciselés. Je fus aussi surprise de découvrir, en cours de voyage, une langouste échouée sur une page blanche, et, un peu plus tard, un petit personnage courant s'abriter en vain de la pluie, visiblement déjà sous des rideaux d'eau. La Fontaine eût dit avec la même verve que rien ne sert de courir, mieux vaut partir à temps... L'estampe nippone a plus d'un tour dans son sac. Je déambulai ainsi plusieurs jours dans les rues de l'imagination d'un autre, dans des songes d'encre et c'était merveilleux.

Bref récit de mon voyage amoureux dans les bras d'Hokusai et d'Hiroshige.



Cat. I : Hokusai Katsushika.
Sous la vague au large de Kanagawa. dite aussi La Grande Vague.
Série des Trente-six vues du Mont Fuji. 1830-1832.
nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier. encre. pigments. dim. max. 37 x 26 cm.
Victoria and Albert Museum. Londres



Cat. 2:
Utagawa Hiroshige.
Voyageur descendant de son cheval près d'un restaurant sur la route de Kamakura.
Série des Cinquantre-trois étapes du Tokaido. 1833-1834.
nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée): papier, encre, pigments, dim. max. 24 x 36 cm.
Musée National d'Ethnologie. Leyden.

Jours I à 4 : bain de mer en compagnie d'Hokusai

Nous partîmes le premier jour, Hokusai et moi, aux abords du Mont Fuji. Hokusai aimait se faire appeler ainsi. Son nom signifiait « Atelier du Nord ». Ainsi que je le découvris par la suite, cette coutume d'adopter de nouveaux noms n'était en aucune sorte une bizarrerie propre à mon personnage. Ce que je pris au début pour fantaisie pure était tout simplement une coutume des dessinateurs d'estampes d'adopter plusieurs noms d'artiste. Hokusai m'expliqua gravement que son nom était une marque d'hommage à une divinité bouddhique qu'il admirait. Il me confia aussi qu'il avait déjà usé une centaine de noms avant de se fixer sur celui-ci.

Ce matin-là, nous étions partis tôt d'Edo (nom de Tokyo avant 1868). Hokusai avait hâte de me montrer ce qu'il appelait son bijou. Après trois jours de marche vers la baie de Suruga, le fier sommet apparut. Derrière les flots tumultueux de la baie qui nous séparaient de la vision angélique, le mont Fuji se dressait, prince majestueux, vieillard digne. Le vent monta, balayant les flots devenus enragés, cavaliers d'écume et d'eau. Derrière les vagues crénelées, le mont ne nous apparut plus que par intermittence, comme si, dans sa conscience impériale, il eût estimé qu'il s'était suffisamment dévoilé. La forteresse des eaux salées renferma en son cœur un trésor qu'il ne nous était plus donné de voir qu'en songe. Désirs insoutenables de deux amoureux.

Hokusai prit alors son charbon de bois et griffonna frénétiquement la vision, comme un fiancé avant une longue absence qui serre dans ses mains le visage de son aimée, les yeux plongés dans les siens, comme pour emporter avec lui, plus que le souvenir du visage aimé, le souffle qui l'anime et qui s'appelle l' me. C'est l'âme du mont Fuji que mon ami imprima sur le papier : l'âme d'une fiancée majestueuse, inaccessible, terriblement belle.

Jour 5 à 28 : sur les routes du Tokaido et du Kisokaido

Hiroshige, de presque quarante ans le cadet d'Hokusai, était, à trente-cinq ans, un jeune homme dans la force de l'âge. Une tension certaine existait entre les deux hommes. Hokusai, âgé de soixante-dix ans, s'était déjà bâti une réputation solide d'estampeur avec ses vues urbaines et ses paysages, puis avec son projet des Trente-six vues du Mont Fuji. Mais le jeune maître estima qu'il était capable de faire mieux et m'emmena avec lui sur les routes d'un nouveau projet. Hiroshige me fit découvrir la belle ville de Kyoto, en empruntant, à l'aller et au retour, deux routes différentes : celle du sud, dite la route du *Tokaido*, très pratiquée par tous les Japonais de toutes classes, et celle du nord, dite du *Kisokaido*, beaucoup plus rude. Nous nous arrêtâmes dans une centaine de villages étapes où la frénésie créatrice s'emparait à chaque fois d'Hiroshige. « Le fou du dessin ». C'est ainsi que ses compatriotes le surnommaient. Il s'en enorgueillissait sans s'en cacher.

Aux relais, il y avait toujours foule. Hiroshige se complaisait alors dans des « scènes de peuple » ainsi qu'il les appelait. Il adoptait pour ces dessins d'estampe un style beaucoup plus léger, à la limite de la caricature, qui ne faisait pas toujours rire les protagonistes ainsi moqués. Un soir où nous nous étions arrêtés dans un restaurant juste avant la ville de Kamakura, un voyageur arriva au galop, perturbant sans honte le havre de paix qui y régnait. Hirsohige, de nature très irascible, s'emporta contre lui et le figea à tout jamais dans un de ses dessins. Il le représenta descendant de cheval, se prenant le pied dans l'étrier et entamant ainsi une chute que l'on imagine aisément. Tel était Hiroshige. Grand artiste mais homme terrible.

Ces scènes que je trouvai très pittoresques, Hiroshige les multiplia à l'envie. Sur la route du retour, ce fut au tour de mendiants d'être croqués. Un pauvre erre en guenilles sollicitait l'aumône auprès de deux voyageurs indifférents, un autre mendiant arrivant en courant solliciter lui aussi en vain les faveurs des deux touristes, tandis qu'un autre homme profitait de la vue depuis le salon de thé, inconscient du drame qui se déroulait derrière lui.

Au terme de ce deuxième voyage, je rejoignis Hokusai à Edo. C'était l'époque fabuleuse où les cerisiers fleurissent. Tout portait à la contemplation. C'est alors que je me rendis compte, en feuilletant les pages de dessins du vieux maître, que l'estampe japonaise est plus que la transcription du monde réel. C'est à un voyage intérieur que m'invitaient Hokusai et Hiroshige, à un voyage de méditation. Les estampes satiriques m'invitaient à réfléchir sur ma propre conduite : ferai-je un jour l'aumône à plus nécessiteux ? Les biens de cette terre sont-ils si précieux que je ne m'en défasse ? Les paysages mêmes invitaient à la contemplation de la nature dont

il valait mieux jouir tant que nous étions vivants. La beauté de ces estampes et de ces paysages me firent penser au Carpe diem épicurien. Hokusai et Hiroshige auraient pu être épicuriens au sens originel du terme que je ne m'en étonnerais point. Toute jouissance de la beauté de ce monde se fait sans démesure, aimaient-ils tous deux me répéter.

Le temps d'avancer dans l'esthétique de ces œuvres dura une éternité. Et quand je sortis enfin de ce voyage, j'éprouvai un sentiment d'extase et de plénitude profonde. Tous tenteront cet exercice méditatif, je l'espère.



Cat. 3: Utagawa Hiroshige.

Un homme mendie auprès de voyageurs tandis qu'un autre profite de la vue depuis un salon de thé. Série des Soixznte-neuf étapes du Kisokaido. 1838-1842.

nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments,

dim. max. 25 x 35 cm.

Musée National d'Ethnologie, Leyden.

Olivia Jan cf portfolio p.32

Songes Japonais

Laissons Hiroshige, Hokusai et Miyazaki vous parler dans la langue de leur pays aux douces couleurs.

Pour le plaisir des yeux...



Utagawa Hiroshige, Langouste, Seconde série des Grands poissons, années 1840, nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments, 25 x 37 cm. Musée Guimet, Paris.

Utagawa Hiroshige, Une carpe remontant un ruisseau, Série des Grands poissons, 1832-1833, nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments, 25 x 37 cm. Victoria and Albert Museum, Londres.

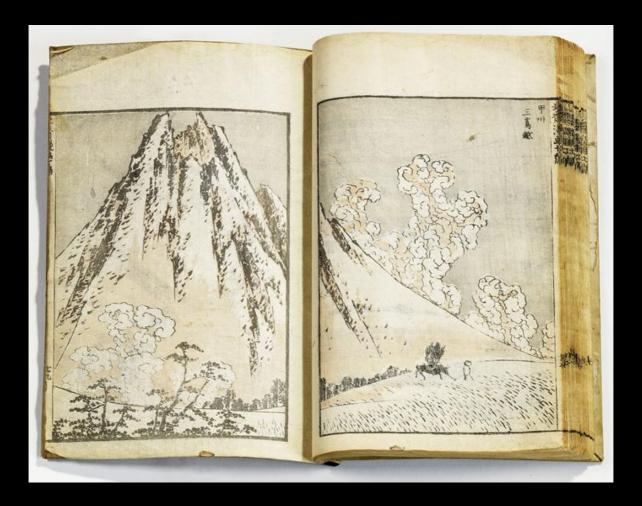




Utagawa Hiroshige, Le vol des oiseaux sauvages à Katad, Série des Huits vues de la province d'Omi, 1834-1835, nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments, 25 x 37 cm. Musée Guimet, Paris.

Utagawa Hiroshige, Les cerisiers en fleurs à Arashiyama "Série des Huits vues de la province d'Omi, années 1830, nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments, 21 x 34 cm. Los Angeles County Museum.





Hokusai Katsushika, Paysages de montagnes, Album d'Hokusai, papier, encre, 22 x 15cm. Musée du Quai Branly, Paris.

Hokusai Katsushika, Paysage de bord de mer battu par la pluie, Album d'Hokusai, papier, encre, 22 x 15cm. Musée du Quai Branly, Paris.





Hokusai Katsushika, Vent du Sud, Aube claire, 1830-1831, nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments, 25×36 cm. Los Angeles County Museum.

Hokusai Katsushika, Lac Suwa, Série des Trente-six vues du Mont Fuji, 1830-1832, nishiki-e (estampe à partir d'une gravure colorée) : papier, encre, pigments, 24 x 37 cm. Metropolitan Museum of Art, NY.





Miyazaki, Porco Rosso, 1992



Miyazaki, Kiki la petite sorcière, 1989



Miyazaki, Le château ambulant, 2004



Miyazaki, Le château ambulant, 2004



Miyazaki, Porco Rosso, 1992



Miyazaki, Porco Rosso, 1992



Miyazaki, Le château dans le ciel, 1986



Miyazaki, Le château dans le ciel, 1986

J